



8

NOTICE
SUR
GUILLAUME VROLIK

1868





1000

1000

1000

NOTICE

SUR

GUILLAUME VROLIK

MEMBRE NON RÉSIDANT DE L'ACADÉMIE

PAR M. A. BRULLE

Guillaume Vrolik naquit à Amsterdam en 1801. Son père, déjà distingué dans la science, et sous les yeux duquel il passa sa première jeunesse, lui communiqua ses goûts. Après avoir consacré quelques années à leur étude dans sa ville natale, le jeune homme alla passer trois ans à Utrecht, où se trouvait une haute école. Il avait alors 18 ans. Deux ans après, en 1824, étant encore étudiant, il entreprit de traiter une question proposée comme sujet de prix, savoir : l'étude anatomique et physiologique de l'organe de l'ouïe. Son travail fut publié dans les *Annales de la Haute Ecole d'Utrecht*. L'année suivante il choisit pour sujet d'une dissertation publique l'étude anatomique des phoques, et en particulier du *phoca vitulina*. Il avait reçu à cet effet de la Zélande deux individus de ce cétacé, qu'il avait pu observer vivants. Il les dissé-

qua ensuite, et produisit alors une étude détaillée du squelette et du système musculaire, accompagnée de dessins exécutés par lui, ainsi qu'il le fit plus tard pour plusieurs de ses ouvrages.

Avant d'obtenir le grade de docteur en médecine, Vrolik se rendit à Paris, où pendant six mois il fréquenta les hôpitaux et suivit les cours du Muséum d'histoire naturelle. Il se fit présenter aux savants qui occupaient alors le premier rang, tels que les deux Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire et de Blainville. Il se trouva en contact plus intime avec ce dernier, à cause de leurs travaux communs sur les phoques. Enfin il se fit remarquer, par son assiduité, du chirurgien célèbre Lisfranc et du médecin Rostan, dont il goûtait fort les leçons.

De retour dans sa patrie, Vrolik soutint en 1823 une dissertation sur le changement occasionné dans le trajet des vaisseaux sanguins par les déviations de la colonne vertébrale. Il mit à profit pour ce travail la riche collection pathologique de son père, comme il avait utilisé, pendant ses premières études à Utrecht, les ressources que lui offrait cette ville pour l'étude de l'histoire naturelle. Son compatriote et ami Van der Hoeven, que la science vient de perdre également, fait remarquer que les travaux de Vrolik ont porté à la fois sur l'anatomie comparée et sur l'anatomie pathologique, et que la préférence exclusive qu'il a manifestée dans ses écrits pour les animaux d'un ordre supérieur a eu sa cause, sans doute, dans l'absence de collections et par suite de leçons sur le reste du règne animal. L'éclat que jetaient alors en Allemagne les

travaux anatomiques de J. Fr. Meckel n'ont pas peu contribué non plus à fixer les préférences de Vrolik, qui s'était proposé pour modèle le savant allemand.

Pourvu du diplôme de docteur en médecine et marié peu de temps après avec M^{lle} Théodora-Cornelia Van Dorn, Vrolik se livra à l'exercice de la médecine, sans négliger ses études favorites. Il se plaisait à disséquer des animaux rares et surtout des mammifères, et en 1826 parut son travail sur l'existence des plexus artériels, de divers animaux, disposition déjà indiquée en 1800 par Carlisle dans les paresseux (bradypes) et les lémurien, puis niée par Gaimard et Oken, en sorte que la question semblait exiger de nouvelles recherches. Vrolik les étendit cette fois à d'autres espèces, telles que les fourmiliers et le dindon. A la même époque, un caméléon que Vrolik eut l'occasion d'observer vivant lui présenta le spectacle curieux des changements de couleur que subit l'animal. Ce fait, que Vrolik ne s'expliqua pas complètement, non plus que Van der Hoeven, qui l'observa cinq ans plus tard, ne fut pas le seul résultat des observations de notre savant. Il publia en 1827 des recherches anatomiques et zoologiques sur le caméléon, qu'il n'avait pu conserver vivant que pendant quelques semaines.

Au milieu de ses travaux, Vrolik fut appelé tout à coup, en 1828, à professer l'anatomie et la physiologie à la faculté de médecine de Groningue, par suite du décès du professeur Bakker. Après un temps d'hésitation qui fut assez long, puisqu'il

fallait quitter le lieu de ses travaux habituels et les ressources que lui offraient les riches collections de son père, il accepta, et le 20 mai 1829 il inaugura son enseignement par une leçon sur les rapports du fœtus humain avec les animaux d'une organisation moins parfaite, sujet à l'ordre du jour en Allemagne à cette époque et auquel les Meckel, les Carus et les Tiedemann ne craignaient pas de consacrer de longs développements. Vrolik retrouva à Groningue, dans la Haute Ecole de cette ville, des collections anatomiques enrichies récemment du cabinet du célèbre Camper. Il les mit à profit dans les recherches qu'il entreprit sur la *cyclopie*, genre de monstruosité dans lequel le rapprochement des deux yeux avait fait croire à Tiedemann, d'une manière trop générale, que les nerfs olfactifs étaient atrophiés. Sous l'inspiration de Vrolik, un de ses élèves, Wedeking, traita ce sujet dans une dissertation spéciale, pour laquelle le maître fit lui-même les dessins. Quatre ans plus tard Vrolik publia à son tour un travail sur la cyclopie et ses causes, dans les *Mémoires de l'Institut royal des Pays-Bas* (1834, 5^e volume).

La carrière scientifique de Vrolik fut tout d'un coup interrompue par un événement imprévu. En août 1830 survint le soulèvement de la Belgique, et la jeunesse des écoles néerlandaises quitta les bancs pour courir aux armes. Deux des professeurs de Groningue crurent devoir accompagner leurs élèves, et de ce nombre fut Vrolik; son collègue, chose non moins remarquable, fut le professeur de théologie Van Oordt, aujourd'hui mort également. Les deux professeurs s'enrôlèrent comme lieutenants dans la

compagnie composée des étudiants de Groningue et de Franeker. L'élan, dit Van der Hoeven, fut pareil à celui de 1815, alors qu'un conquérant ambitieux, que l'on croyait banni à jamais, vint menacer la patrie. Cependant la plus grande partie de l'année 1861 se passa dans l'inaction et l'ennui, et, comme l'écrivait Vrolik, *cette éternité de près d'une année* fut perdue pour la science. Après une campagne effective de dix jours, les deux professeurs furent inscrits, en qualité de chevaliers de la 4^e classe, dans l'ordre militaire de Guillaume.

Vrolik ne retourna pas à Groningue. Une place devenue vacante à l'*Athénée illustre* d'Amsterdam lui permit de rentrer dans sa ville natale après une absence de deux ans seulement. L'enseignement qui lui fut confié se composait de l'anatomie, de la physiologie et de la zoologie, et, en outre, de la médecine légale, qu'il abandonna en 1843 à l'un de ses jeunes collègues. Il continua jusqu'en 1863 ses leçons sur l'anatomie et sur la zoologie, qu'il avait inaugurées en 1831 par un discours sur les rapports de la physiologie et de l'histoire naturelle, et que l'affaiblissement de sa santé put seul lui faire abandonner. Il avait eu le rare bonheur, pendant une grande partie de son long enseignement, d'avoir pour collègue son savant et respectable père.

Il nous reste à mentionner de Vrolik les ouvrages les plus importants, ceux qui appartiennent à la maturité de son âge et de son talent. Au premier rang se place sa *Monographie du Chimpanzé*, qu'il a publiée en français, dans le format in-f^o, avec de

belles planches (1841). Bien que l'anatomie de ce quadrumane anthropomorphe eût déjà été publiée, en 1699, sous le nom d'orang-outang par Edward Tyson, elle laissait beaucoup à désirer pour se trouver au niveau de la science actuelle. C'est un individu fort grand, acheté en 1840 par Vrolik le père, qui servit aux recherches du fils et qui fut le point de départ des considérations sur l'anatomie de plusieurs autres mammifères, que l'auteur a publiées à cette occasion.

Un autre travail important de Vrolik a pour objet un grand cétacé, l'*hyperoodon*, dont un individu de 23 pieds de long vint s'échouer, en juillet 1846, sur les côtes des Pays-Bas. Acheté par la Société des sciences de Harlem, l'examen en fut confié à Vrolik, dont les recherches furent ensuite couronnées par la société et publiées avec de nombreuses figures (1848).

En 1851, Vrolik le père s'étant procuré pour son cabinet deux lamantins (*manatus americanus*), son fils en fit l'objet d'une notice anatomique et zoologique publiée dans le *Recueil de la Société zoologique d'Amsterdam* (1852).

Un genre de singes lémuriens, le *stenops*, fut l'objet d'un autre travail inséré dans les *Mémoires de l'Institut royal des Pays-Bas* et qui amena ce résultat, unique peut-être dans les fastes de la science, de la collaboration de deux savants qui, ne s'accordant pas sur les faits observés par eux isolément, s'associèrent pour mettre fin au débat. Il s'agissait de la question des plexus artériels, question qui s'étendit, par suite des recherches

communes de nos deux savants, Schroeder Van der Kolk et Vrolik, aux veines aussi bien qu'aux artères, et fit connaître ces plexus veineux si remarquables que l'on observe dans les membres des oiseaux. C'est le *Recueil de la Société zoologique d'Amsterdam* qui reçut ce nouveau travail.

Des recherches d'un autre ordre, auxquelles Vrolik avait préludé pendant son séjour à Groningue, c'est-à-dire l'étude des monstruosité, l'occupèrent à Amsterdam pendant plusieurs années et eurent pour résultat la publication de deux volumes in-8°, publiés en 1840 et 1842. Plus tard, en 1849, parut un volume in-4° de 100 planches, formant un magnifique atlas servant de complément aux deux volumes précédents. Ces travaux reçurent en 1850 la sanction de l'Institut de France, qui leur décerna un des prix Montyon. Les nombreux faits anatomiques renfermés dans ces deux ouvrages en font un recueil important pour l'histoire des anomalies de l'organisation.

Dans cette revue rapide des principaux travaux de Vrolik, nous le voyons occupé sans cesse à enrichir la science de faits nouveaux, principalement dans le domaine de l'anatomie comparée, et, comme le faisait remarquer son ami Van der Hoeven, tous ses travaux ont eu pour objet l'étude des animaux les plus élevés. Il semble fort naturel que Vrolik ait suivi en quelque sorte les progrès du musée que son père se plaisait à enrichir, et dont lui, par malheur, après avoir fait élever pour ce musée un monument convenable, n'a pu jouir, hélas ! qu'en

espérance, car il est mort peu de temps après l'avoir achevé.

Lorsque nous eûmes l'avantage de connaître personnellement Vrolik et de recevoir en 1856 sa visite à Dijon et en particulier à l'Académie, dont il était un des membres non résidants, il s'occupait, au milieu d'autres travaux plus sérieux, d'une histoire populaire des animaux. Il a fait paraître, de 1853 à 1860, les trois premiers volumes de cette histoire, en hollandais, sous le titre suivant : *L'Organisation et la Vie des Animaux*. Ici encore il s'est borné à l'étude des vertébrés, laissant à d'autres le soin de traiter, s'il y avait lieu, les autres groupes du règne animal. Il faut bien le dire, il leur léguait la partie la plus longue et la plus difficile. Tel qu'il est, son ouvrage est des plus attrayants, et l'on peut regretter qu'il ait été produit dans une langue fort peu répandue. Vrolik le sentait si bien, que son désir le plus vif était de le voir traduit en français, comme il me l'écrivait alors en m'offrant de le reproduire et de le continuer. Quelque flatteuse que fût pour moi cette proposition, des obstacles de diverse nature s'opposèrent à sa réalisation, qui eût exigé un temps et des ressources dont je ne pouvais disposer.

Nous venons d'esquisser, en nous aidant de deux notices dues à la plume et au dévouement de Van der Hoeven, qui vient de le suivre aussi dans la tombe, la vie scientifique de Vrolik. Cette vie, si belle en apparence et si utilement occupée, a néanmoins été traversée par les plus rudes épreuves. De sept enfants qu'il avait, deux fils et cinq filles, il ne

conserva que ses deux fils et une de ses filles. Les quatre autres furent emportées l'une après l'autre, la première n'ayant pas encore un an, la dernière étant déjà mariée, en 1860. On peut se figurer ce que des pertes si multipliées durent répandre d'amertume sur l'existence de Vrolik et de la digne compagne de sa vie, que nous avons eu également le plaisir de voir venir à Dijon. Il n'a fallu rien moins, comme l'écrivait Vrolik dans la préface de son dernier ouvrage, qu'un travail assidu et le goût si prononcé qu'il avait pour la science, pour lui permettre de supporter tant d'épreuves. Néanmoins la nature a eu le dessous, et trois ans après la mort de sa dernière fille Vrolik succombait, à la fin de 1863, d'une maladie du cœur. Dire comment M^{me} Vrolik a pu résister à cette cruelle et dernière épreuve, c'est une tâche dont je ne me charge pas. Puisse-t-elle avoir trouvé, dans les témoignages de sympathie qui lui ont été prodigués de toutes parts, la seule consolation que les hommes aient eu à lui offrir, et dans l'affection de ses derniers enfants la force de supporter tant de privations !

Le savant dont je viens, Messieurs, de vous retracer le souvenir avait plus d'un titre à votre intérêt. Non seulement il appartenait à l'Académie, mais depuis le moment où il s'était trouvé en rapport avec plusieurs de nous, c'est-à-dire depuis 1855, il s'était fait un plaisir de nous procurer les travaux de son pays. Etonné plus qu'on ne pourrait le dire de voir sa langue maternelle cultivée à Dijon ou, comme il le disait d'une manière trop générale, en

France, il avait signalé ce fait comme une rareté digne de remarque; il l'avait fait connaître à son frère, un des ministres des Pays-Bas; je dirai plus, il l'avait fait connaître au roi lui-même. Quoi qu'il en soit, Vrolik nous mit en rapport avec l'Académie des sciences d'Amsterdam, dont il était le secrétaire perpétuel; il nous fit obtenir les publications de ce corps savant et celles, fort remarquables bien qu'elles soient presque à leur début, de la Société zoologique d'Amsterdam. Il facilita nos relations avec les sociétés savantes de Batavia, qui ont bien voulu nous envoyer aussi la collection à peu près complète de leurs *Mémoires*. En un mot, il nous mit à même de connaître et de suivre le mouvement intellectuel de sa patrie et de ses colonies lointaines. A ces divers titres, Messieurs, la mémoire de Vrolik doit être conservée parmi nous, pour les uns à titre d'ami bienveillant, pour tous comme ayant contribué à honorer et à enrichir notre société.

(Extrait des *Mémoires de l'Académie de Dijon*. — Année 1866.)